

L'imaginaire de la romancière – et professeure de français – est hanté depuis toujours par la magie et les vieux châteaux.

La maison aux volets bleus est perdue au bout d'un chemin caché par le feuillage et les herbes folles. Bien loin des dernières habitations de ce village de l'Orne normande. Pour y arriver, il a fallu traverser des kilomètres de forêt touffue. Le couvert des grands arbres retenant le soleil d'été pour n'en laisser filtrer qu'une lumière laiteuse. Un moment plus tard, au détour d'un virage, a surgi un calvaire, posé sur un gros rocher creusé d'un oratoire, avec ses statues blanches se détachant sur le sombre du paysage. Pour un peu, tout ce décor serait inquiétant. Dans son essai sur la sorcellerie dans le bocage (*Corps pour corps*, Gallimard, 1981), l'ethnologue Jeanne Favret-Saada ne situe-t-elle pas dans les parages nombre de sorts et d'envoûtements ?

Des éclats de rires d'enfants dans le jardin viennent rompre ce drôle de charme. Carole Martinez, dont paraît *La Terre qui penche*, son troisième roman, passe ici les week-ends, les vacances, avec son mari Laurent, leur fils Noé et leur fille Valentine. La famille, les amis, les rejoignent souvent. C'est une villégiature joyeuse. Mais il semble qu'il suffirait d'un rien pour que l'endroit s'enveloppe à nouveau d'une brume d'étrangeté. Celle des contes, des légendes. Celle aussi de ses propres livres, où les rêves se mêlent à la dureté des temps, où les fantômes parlent aux vivants, où les sorcelleries et les sortilèges, la foi, les songes, les visions, aident ses héroïnes à faire face et à conjurer leurs douloureux destins. « *J'ai beaucoup écrit ici* », dit-elle, comme pour faire écho à cette impression.

Carole Martinez raconte des histoires de femmes prises au piège et qui s'en arrachent au mépris de leur souffrance. Comme dans *Le Cœur cousu* (Gallimard, 2007), son premier roman aux neuf prix littéraires, porté au succès par ses seuls lecteurs et vendu depuis à plus de 400 000 exemplaires. Là, Frasquita Carasco, perdue au jeu par son mari, s'enfuyait avec ses enfants sur les routes d'Andalousie, porteuse de ce don transmis de mère en fille de recoudre tout ce qui se déchire : les tissus, les chairs et les âmes. Avec *Du domaine des Murmures* (Gallimard, 2011), c'était Esclarmonde, châtelaine de 15 ans du temps des croisades, refusant le mariage arrangé par son père et choisissant de ne s'offrir qu'à Dieu. La jeune fille se voulait recluse à vie dans une cellule. Et allait enfermer avec elle d'indicibles secrets. Aujourd'hui, *La Terre qui penche* fait courir un étonnant dialogue entre Blanche, une petite fille morte au XIV^e siècle, et sa vieille âme, ruminant son enfance perdue, dans le froid amnésique du tombeau.

Les récits de sa grand-mère

Ce goût du fabuleux, des chimères, des angoisses sourdes et des émerveillements est né pour une part dans les récits de sa grand-mère Françoise, une pied-noire d'origine espagnole, venue d'Oran à Paris avec son époux à la fin des années 1940. « *Elle avait une loge de concierge boulevard du Montparnasse. Enfant, explique Carole Martinez, en l'écoutant, j'avais vraiment le sentiment d'entrer dans un autre monde.* » Au premier rang des histoires, celle de Frasquita Carasco, aïeule bien réelle à la vie sans cesse réinventée. Sans cesse rebrodée. « *Imaginer, prendre à mon tour la parole. L'envie me vient bien de là*, opine-t-elle. *J'avais à peine 12 ans que j'écrivais des poèmes, des petites nouvelles, et que je pourchassais mes proches pour les leur lire.* » Vocation d'écrivain ? Pas vraiment. Ce qui la tente plutôt, c'est le théâtre. « *J'aimais lire. Je lisais beaucoup de poésie la nuit quand j'étais petite parce que j'avais peur de m'endormir. Je lisais à voix haute. J'aimais la littérature à voix haute. Et le théâtre, c'était de la littérature à voix haute.* » Elle suit la classe de Tony Jacquot au conservatoire du 15^e arrondissement et s'emballa : « *J'avais l'impression que sur scène on pouvait tout se permettre...* »

« *Passe ton bac d'abord* », lui dit son père. Ce qu'elle fait avant de se lancer dans l'aventure. A la tête d'une jeune compagnie, elle va, deux années durant, sillonner la France. A jouer, à mettre en scène. Mais la troupe finit par se séparer, et Carole Martinez va retourner, un peu dégrisée, à ses études. Elle travaille un temps comme sémiologue pour une société de marketing, puis réussit le capes et se retrouve à enseigner le français dans un collège en banlieue. Mais, pendant ce temps, l'écriture a fait son chemin, presque insidieusement. Il y a déjà un moment qu'elle a commencé à rédiger, dans le plus complet désordre, des pages de ce qui deviendra *Le Cœur cousu*. « *Un jour, je me suis décidée à écrire dans le sens de la lecture. J'ai mis des bouts de texte les uns derrière les autres, comme le Petit Poucet semait les cailloux pour retrouver son chemin.* » En juillet 2005, elle dépose un manuscrit encore non achevé chez Gallimard. Jean-Marie Laclavetine l'encourage à le terminer. Début 2006, il est accepté à l'unanimité par le comité de lecture. On connaît la suite...

Une même forteresse

Du domaine des Murmures va ancrer l'écriture de Carole Martinez à un lieu, à un décor. Frasquita Carasco, dans *Le Cœur cousu*, errait à travers l'Espagne. Esclarmonde, elle, se cloître pour la vie entre les murs de son château. Le même que l'on retrouve dans *La Terre qui penche*. Une même forteresse, déployée au-dessus d'un même pays, où coule une même rivière. « *Je ne savais pas à quoi ressemblait vraiment le château des Murmures. Il restait flottant. Je le cherchais et je ne le reconnaissais pas.* » Jusqu'au jour où, au hasard de la commande d'un texte pour les Monuments nationaux, elle découvre le château de Montal, dans le Lot. Une énorme bâtisse de style première Renaissance édifée sur les vestiges d'une demeure médiévale par une femme, Jeanne de Balsac d'Entraygues, pour son fils Robert. Ce dernier mourra, au mitan de la construction, au cours de la sixième guerre d'Italie. D'où la devise gravée par sa mère au fronton : « *Plus d'espoir.* »

« J'ai compris que c'était là, et que ce lieu allait me permettre d'y inscrire la chronologie de destins de femmes que je voulais dérouler à travers les siècles. Restait à le planter dans une terre. A lui trouver une eau vive. Je connaissais la série des tableaux de Courbet sur les sources de la Loue en Franche-Comté, et j'ai appris que, en matière de composition, certains y voyaient un lien avec L'Origine du monde [1866]. La Loue devenait ainsi une rivière totalement féminine. Tout le décor se répondait. »

L'ensemble devrait faire quatre volumes. Plusieurs femmes du passé feraient ainsi entendre, tour à tour, leurs voix différentes, leurs plaintes, leurs espoirs, leurs desseins, leurs enragements, à une autre femme qui nous serait plus contemporaine. Dans le dernier roman, celle-ci les rassemblerait, les recueillerait et, les agrégeant, en ferait l'essence de son histoire. Après Esclarmonde l'emmurée vivante, après Blanche et son âme lointaine, Carole Martinez a commencé d'écrire sur l'endeuillée Jeanne de Balsac d'Entraignes, qui se fit représenter mordue au ventre par une salamandre couronnée.

En exergue à **La Terre qui penche**, on trouve quelques lignes du conte d'Andersen **Les Cygnes sauvages** (1838). Une princesse, en silence, tisse avec des orties les manteaux qui sauveront ses frères que leur marâtre a transformés en oiseaux. **« Celles qui viennent sur les tombes du cimetière sont les seules bonnes. »** Au château des Murmures, Carole Martinez écoute les pierres. Le livre, à nouveau, est en train de se faire. **« Mais cela est encore plein de blanc, dit-elle en souriant. De lacunes. De fantômes. »**

Parcours. Carole Martinez

1966 Carole Martinez naît à Créhange (Moselle).

1991 Elle rédige les premières pages de ce qui deviendra **Le Cœur cousu**.

1996 Elle devient professeure de français dans un collège à Sarcelles (Val-d'Oise).

2007 Parution du **Cœur cousu** (Gallimard).

2011 Prix Goncourt des lycéens pour **Du domaine des Murmures** (Gallimard).



Critique. En enfance profonde

Ce qu'elle voudrait d'abord, c'est lire. Et écrire. Reconnaître enfin son nom et pouvoir le broder point à point au fil rouge sur sa chemise. Une manière de la ravauder d'ailleurs, car le devant du petit vêtement est tout déchiré. Quelle griffe, quelle morsure, a fait cet accroc ? Quel désordre l'a froissé ? Blanche aura bientôt 12 ans, l'âge où elle va mourir. Pas très étonnant dans ce XVI^e siècle secoué par les guerres, la peste, les sécheresses puis la pluie torrentielle et les famines. Mourir : c'est ce que son âme enfermée depuis des siècles dans son caveau croit avoir éprouvé. Mais elle n'en est plus bien sûre. **La Terre qui penche** est l'étrange histoire d'une fillette un peu sauvageonne, inquiète et décidée, qui continue à vivre dans les souvenirs de son fantôme fatigué. A moins que ce ne soit l'inverse, et que le spectre à la mémoire morte veuille que l'enfant lui fasse retrouver son histoire...

Le nouveau roman de Carole Martinez est une descente en enfance profonde. Vers ce pays éloigné où l'on peut, sans danger, jouer à faire semblant. Où l'on peut croire aux fées. Où s'approprient les peurs de la nuit, des bêtes, des méchants ogres. Où les comptines racontent le bonheur d'être aimé. Le livre est envoûtant. Chargé d'évocations, de poésie, d'images. Pour remonter le temps, qui sait s'il ne faut pas commencer par la fin... Alors, le père de Blanche lui fait traverser la forêt pour la fiancer au fils simplet du châtelain du domaine des Murmures.

Extrait de **La Terre qui penche**

« Père m'a arrachée à ma vie minuscule, à tout ce que j'ai connu jusque-là, au lieu où j'ai grandi chardon, il m'a déplantée de mon pré pour me mettre en bouquet et m'offrir au diable. Non, pas en bouquet, s'il y avait d'autres fleurs, je ne souffrirais pas tant. Même si ma sœur Solange et les bâtardes m'ennuient, je voudrais qu'elles soient là pour mourir avec moi. C'est toujours facile de jouer la forte tête, quand je les vois pleurer ou trembler. Rien qu'à les imaginer, je reprends force et courage, et je m'encolère à nouveau. Alors, mon père, allez-vous me regarder me faner sur la route ou achever de m'effeuiller Dieu sait où, ailleurs, bien loin, là-bas, à l'autre bout du monde ? Sait-il seulement, le diable, que je suis chardon et qu'il ne me dévorera pas si facilement ? A moins, bien sûr, que ce filou ne soit qu'un âne. »

Page 49, **La Terre qui penche**, de Carole Martinez, Gallimard, 366 p.